

# Sujet BAC 2016

Examen : Bac ES

Epreuve : Philosophie

**SUJET 1 : Savons-nous toujours ce que nous désirons ?**

## CORRIGE SUJET 1 : Savons-nous toujours ce que nous désirons?

### I- ANALYSE DU SUJET

Ce sujet articule les notions de **désir** et de **conscience**. Une analyse minutieuse de l'énoncé était nécessaire de manière à comprendre dans quelle mesure les hommes sont capables de connaître vraiment l'objet de leur désir.

Il fallait utiliser ici le repère sujet/objet pour faire la distinction entre « ce que nous désirons », en tant qu'objet de notre désir, et le désir lui-même, en tant que sentiment de manque, sentiment qui relève de la conscience, c'est-à-dire du sujet.

La difficulté est que le plus souvent nous ne faisons pas cette différence, nous confondons l'objet du désir à la conscience de désirer. Ceci constitue un premier obstacle à l'objectivation du désir. Et une difficulté dans le traitement du problème qui ne se réduisait certainement pas à une collection de désirs plus ou moins connus.

« **toujours** » présuppose qu'il arrive que nous sachions parfois ce que nous désirons, que notre désir peut être clair et distinct. La question est alors de savoir si cette connaissance est une connaissance objective ou une simple illusion de la conscience. Combien de fois arrive-t-il que nous soyons prêts à nous damner pour un désir qui, une fois satisfait, nous indiffère et ne paraît plus avoir aucune valeur ? C'est tout le dilemme d'un personnage comme Don Juan prêt à tout pour séduire une femme qu'il abandonne aussitôt qu'elle lui a cédé.

Mais le « **toujours** » contient aussi une dimension temporelle. Savoir ce que nous désirons c'est affirmer la durée de notre désir face au temps qui passe. Connaître son désir c'est affirmer un désir qui résiste au temps, et au premier de tous, l'instant de la possession si souvent décevant. Connaître son désir serait alors ne pas cesser de désirer ce qu'on a désiré, rester fidèle à son désir par delà l'expérience que nous en faisons. C'est le miracle de ceux qui s'aiment « comme au premier jour ».

## II - LA PROBLEMATIQUE

Le problème du désir se confond donc ici en partie avec le problème de la conscience, la connaissance que nous avons de nous-mêmes et de nos désirs, en partie avec le rôle paradoxal du temps qui, en faisant naître et disparaître nos désirs, interroge leur valeur.

La connaissance de notre désir est une connaissance dans le temps. Personne ne niera que ses désirs sont les désirs d'une période de sa vie, voire d'un seul moment (dans le cas d'un caprice). Ils varient au fil de notre existence. C'est cette versatilité qui soulève la question de « ce que nous désirons ». Quel est donc ce désir qui élit un objet puis l'abandonne sans davantage de raison que la lassitude ?

Quelle connaissance ou, au contraire, quelle ignorance, avons-nous du désir pour élire et abandonner ses objets avec autant de légèreté ? Et quelle valeur accorder à des désirs qui finalement comptent si peu que nous pouvons nous en passer très bien une fois que nous n'y pensons plus ?

Connaître « ce que nous désirons », ce serait vraiment connaître le désir, et connaître vraiment serait équivalent à « tenir à » notre désir, ne pas en changer à la moindre occasion, ce serait résoudre la versatilité qui fait problème.

## III- LA BOITE A OUTILS

Nous pourrions envisager les pistes suivantes :

- Apparemment nous savons ce que nous désirons, le simple fait de désirer, en tant que conscience, contient un certain savoir. Mais l'objectivité de ce savoir se réduit le plus souvent pour nous aux objets du désir, et nous allons rarement plus loin que la simple tautologie : « C'est ce que je désire », « C'est ce qui peut me rendre heureux », etc. Ce qui fait l'assurance et la force de nos désirs, ce n'est donc pas tant un savoir qu'une ignorance : je désire d'autant plus que j'investis l'objet d'un pouvoir de satisfaction bien supérieur à ce que je connais objectivement de mon désir, d'où l'expérience si fréquente de la déception.

- Ordinairement, la connaissance de nos désirs ne va pas au-delà de la connaissance d'un manque : ce que nous désirons, c'est ce que nous n'avons pas. Le fait de savoir que nous éprouvons ce sentiment suffit à nous pousser vers les objets désirés. Sauf qu'un tel manque est tout sauf un véritable savoir. C'est un malaise, un trouble, une insatisfaction, voire une mélancolie, dont le plus souvent la nature réelle nous demeure obscure. Nous sommes incapables de dire d'où vient ce désir, quel est son fondement et quelle est sa valeur.
- C'est ce que révèle la moindre analyse du désir. Nous mettons à la source du désir la conscience et la liberté du sujet sans voir que cette conscience est biaisée par la **comparaison**, et que cette liberté est, dès l'origine, aliénée au xautres. Notre conscience nous donne à connaître ce que les autres possèdent et que nous ne possédons pas, de là le sentiment d'un manque et la naissance du désir : « Je voudrais telle ou telle chose », sous-entendu parce que quelqu'un la possède et que je ne la possède pas. Il n'y a pas d'objectivité du manque si ce manque naît non des objets eux-mêmes mais de la relation avec autrui. Le désir n'est pas alors le moyen de son propre accomplissement mais un simple désir d'être comme tout le monde. D'où sa versatilité dans un monde qui ne cesse de changer.
- René Girard et sa théorie du « désir mimétique » pouvaient être utiles. Girard soutient en effet que désirer c'est toujours désirer le désir d'autrui, c'est désirer fondamentalement ressembler à l'autre.
- De ce point de vue, Rousseau a bien vu que, dans l'état de nature, l'homme qui vit seul n'a pas de désirs, ses désirs ne dépassent pas les besoins de son corps, pour la bonne raison qu'il n'a pas d'occasion de se comparer à ses semblables.
- La conscience que nous avons de nos désirs est donc loin d'être une connaissance, elle est au contraire trompeuse et source d'illusions. Nous croyons que nous désirons telle ou telle chose, que tel objet est indispensable à notre être alors que nous ne faisons que nous identifier à autrui, suivre la mode en espérant que les objets que nous désirons nous apporteront la part d'être qui nous manque. De tels désirs procèdent de ce que Spinoza appelle des idées inadéquates, idées qui ne sont pas conformes à l'objet qu'elles représentent, qui sont le fruit de notre imagination. Désirer ceci ou cela c'est alors croire qu'on désire ceci ou cela dont on a une fausse idée. La désillusion ne saurait guère tarder, et nos existences sont remplies des vestiges et du souvenir de ces choses qu'on a cru désirer et dont aujourd'hui on ne voudrait pour rien au monde. Ces idées inadéquates étant à leur tour cause d'actions inadéquates, l'existence d'un individu qui ignore ses désirs ne saurait qu'être vouée à l'échec et au malheur.

Examen : Bac ES

Epreuve : Philosophie

- S'il est nécessaire de forger des idées adéquates de nos désirs c'est que le désir est « l'essence de l'homme », il désigne chez Spinoza le **conatus**, l'effort pour persévérer dans notre être. Agir de façon inadéquate c'est manquer l'accomplissement de son être et la joie qui en découle. On pourrait dire plus simplement, c'est rater sa vie, au sens de rater la chance d'accomplir par notre action l'existence singulière qui nous a été donnée.
- C'est Freud qui conduirait plus loin l'analyse du désir comme trouble obscur du sujet. « Ce que nous désirons » n'est pas connaissable, parce que le désir qui nous anime vient de l'inconscient, de pulsions refoulées dans l'enfance et au fil de notre vie. De ce point de vue, il n'y a rien de moins connaissable que nos désirs. C'est une force vive, animale, archaïque, qui vient du « ça » sans que nous sachions pourquoi ni comment. « Ça » vient en moi, « ça » désire en moi, de telle sorte que je ne peux même pas dire ce que je désire. Tout ce qu'on aperçoit du désir c'est sa forme manifeste qui cristallise sur tel ou tel objet et dont la source latente reste cachée à la conscience.
- Si l'on veut maintenant voir la positivité de la connaissance du désir, on pouvait emprunter différentes pistes. On pouvait penser au texte célèbre de Rousseau dans *Julie ou La Nouvelle Héloïse* qui dit « Malheur à qui n'a plus rien à désirer ». Le bonheur de l'homme réside non tant dans l'objet du désir que dans l'acte de désirer lui-même. Il ne s'agit pas de savoir ce que nous désirons, mais de savoir qu'il nous faut désirer. Pourquoi ? Parce que le plus souvent, nous l'avons vu, la réalité nous déçoit, n'est pas conforme à nos attentes. La position de Rousseau n'est pas éloignée de celle de Spinoza, il fait du désir le mouvement de la vie. Mais ce désir est moins un désir de possession que le désir de sentir la vie en soi, dans son aspiration romantique à des objets dont la possession importe peu.
- Cela nous conduit à toutes les formes d'ascèse ou de thérapie du désir. Une éthique stoïcienne nous conduirait à distinguer « ce qui dépend de nous de ce qui ne dépend pas de nous » (Epictète). Ce qui est à notre portée c'est notre pensée, non les choses extérieures (richesses, honneurs, santé). En se portant au contraire sur des objets extérieurs l'individu se condamne à l'échec et au malheur. La connaissance stoïcienne du désir est « mesure », et cette mesure sera, d'un côté de ne pas dépasser la sphère de la pensée, et de l'autre de ne pas aller au delà des besoins du corps. Connaître ainsi la mesure de ses désirs c'est résoudre la tension du désir, atteindre l'ataraxie, l'absence de trouble, et conquérir la paix véritable de l'âme et du corps.

Examen : Bac ES

Epreuve : Philosophie

- Du côté des thérapies, la psychanalyse peut jouer un rôle. Certes elle affirme que l'inconscient est, par définition, inaccessible, il est toutefois possible de « transformer tout l'inconscient pathogène en conscient », dit Freud. Par la cure psychanalytique le sujet découvre ce qui gouverne certains des désirs qui le font souffrir (soit parce qu'il ne parvient pas à les réaliser, soit que leur réalisation le rend paradoxalement encore plus malheureux). En connaissant ce qui détermine son désir, le sujet se trouve en position d'y renoncer, et donc de cesser de courir après ce qui fait son malheur, ce qui est la définition de la névrose.
- Le sage stoïcien et la psychanalyse sont des solutions parmi d'autres, mais ils nous apprennent que connaître nos désirs c'est cesser d'être le jouet d'une conscience aveugle sur ce qu'elle souhaite réellement, c'est cesser de passer d'un désir à un autre, à la recherche de quelque chose que nous ignorons finalement et qui, de désillusion en désillusion, nous échappe toujours.
- Connaître ce que nous désirons ce n'est pas passer d'un désir à un autre désir, versatilité qui prouve surtout l'ignorance de ce que nous cherchons. Connaître nos désirs c'est connaître les raisons qui nous font y tenir, c'est rester fidèle à ses désirs et à soi, poursuivre obstinément l'effort pour aller au bout de notre être, et pas poursuivre les fantômes d'existence que la plupart de nos désirs nous promettent.